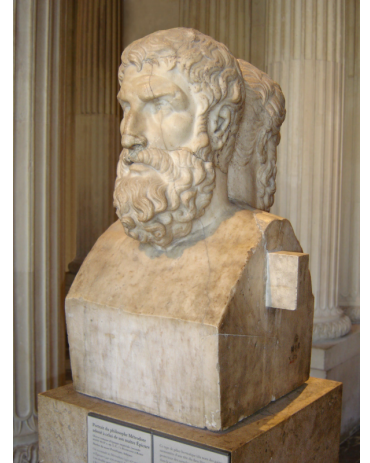


Φ Fiche de lecture : la <i>Lettre à Ménécée</i> d'Épicure	
Plan	1. La philosophie d'Épicure : de la physique à la morale 2. Lecture guidée de la lettre (extraits ↔ explications)
Perspectives	L'existence et la culture · La morale et la politique
NOTION PRINCIPALE	BONHEUR
Notions secondaires	Science · Religion
Auteurs étudiés	Épicure (<i>Lettre à Ménécée</i> , trad. Octave Hamelin)
Lien avec la leçon 1	Approfondir la position d'Épicure vue en partie 3 (le plaisir comme repos, l'autosuffisance, l'ataraxie) en lisant la lettre entière, texte fondateur de l'hédonisme antique.



Buste d'Épicure, musée du Louvre

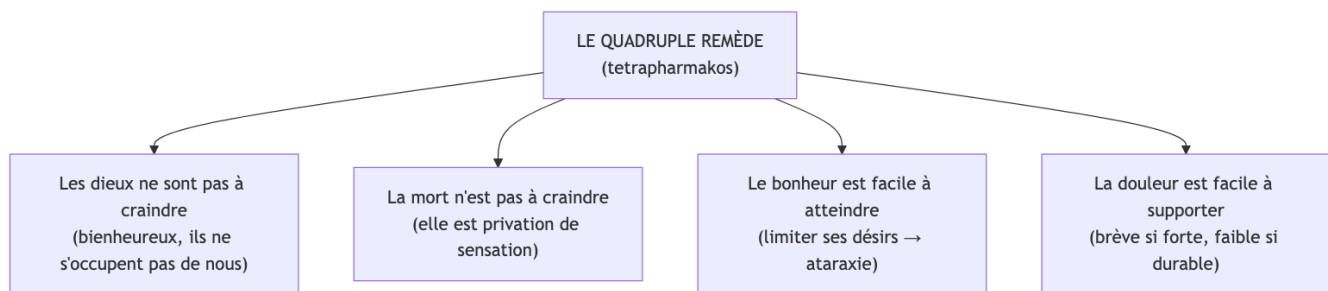
1. La philosophie d'Épicure : de la physique à la morale

Épicure (341-270 av. J.-C.) fonde à Athènes, vers 306, une école appelée **le Jardin**. Il écrit à l'époque **hellénistique** : après la fin de la liberté politique des cités grecques, la philosophie ne cherche plus à former le citoyen mais à assurer le bonheur de l'**individu**, par une liberté *intérieure* (« Cache ta vie », telle est sa devise). La *Lettre à Ménécée* résume sa **morale** (son *éthique*) : elle répond à la question « **qu'est-ce que bien vivre ?** ».

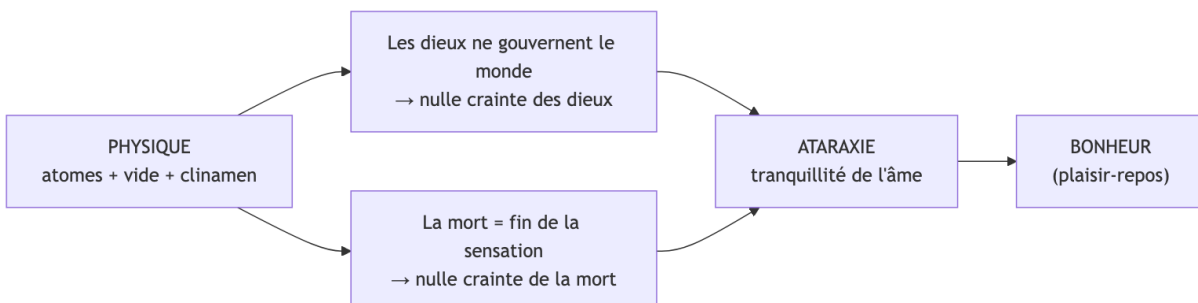
La réponse tient en un mot : le bonheur, c'est le **plaisir** — l'épicurisme est un **hédonisme** (du grec *hêdonê*, « plaisir »). Mais ce plaisir n'est pas la jouissance débridée que la caricature prête aux « épicuriens ». Épicure distingue le **plaisir en mouvement** (la jouissance active — manger, boire — violente, éphémère et *insatiable* : c'est le « tonneau percé » que Socrate opposait à Calliclès) et le **plaisir en repos** (l'état d'équilibre où, la douleur une fois supprimée, on ne manque plus de rien). Le vrai bonheur est ce **plaisir-repos** : l'**aponie** (absence de douleur du corps) et l'**ataraxie** (absence de trouble de l'âme). On l'atteint par l'**autosuffisance** (se contenter de peu, ne dépendre de rien) et par la **prudence** (*phronêsis*), qui calcule plaisirs et peines.

Or on ne peut être heureux tant qu'on est rongé par deux grandes **peurs** : celle des **dieux** et celle de la **mort**. C'est ici que la **physique** commande la **morale**. La physique d'Épicure (héritée de **Démocrite**) est **matérialiste** : elle enseigne que tout est fait d'**atomes** et de **vide**. Les corps se forment par la rencontre des atomes qui, en tombant dans le vide, *dévi*ent légèrement — la « déclinaison » (en latin *clinamen*). Cette déviation fonde à la fois la **contingence** du monde (aucun dieu ne l'a voulu) et le **libre-arbitre** humain. Nul dieu ne gouverne donc les phénomènes naturels, et la mort n'est que la dispersion des atomes, la fin de toute sensation. **Connaître la nature, c'est se guérir de ses peurs** : la physique est une pièce maîtresse de l'éthique, et la philosophie devient une véritable **médecine de l'âme**.

Tout le programme d'Épicure se résume dans le **quadruple remède** (*tetrapharmakos*) :



C'est la **physique** qui rend possibles les deux premiers remèdes — d'où l'articulation propre à l'épicurisme :



2. Lecture guidée de la *Lettre à Ménécée*

La lettre (traduction Octave Hamelin, revue par Jean Salem) se lit ci-dessous en entier, passage par passage : à gauche le texte d'Épique, à droite l'explication. Les [...] signalent des coupes.

Extrait de la lettre (Épique)	Explication
Quand on est jeune il ne faut pas remettre à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser de philosopher. Car jamais il n'est trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme. Or celui qui dit que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée ou est passée pour lui, ressemble à un homme qui dirait que l'heure d'être heureux n'est pas encore venue pour lui ou qu'elle n'est plus. [...] Par conséquent il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout, et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir.	La philosophie n'a pas d'âge : elle est la « méthode du bonheur », un soin de l'âme à pratiquer toute la vie. Le bonheur est la fin de l'existence, et il est à notre portée — d'où le devoir de comprendre ce qui le produit.
Commence par te persuader qu'un dieu est un vivant immortel et bienheureux [...]. N'attribue jamais à un dieu rien qui soit en opposition avec l'immortalité ni en désaccord avec la béatitude [...]. Car les dieux existent, attendu que la connaissance qu'on en a est évidente.	1er remède — les dieux . Les dieux existent (leur idée est universelle : une « prénotion »), mais ils sont bienheureux et immortels . Étant parfaitement heureux, ils n'ont ni colère ni besoin : ils ne s'occupent pas des hommes.
Mais, quant à leur nature, ils ne sont pas tels que la foule le croit. Et l'impie n'est pas celui qui rejette les dieux de la foule, c'est celui qui attribue aux dieux ce que leur prêtent les opinions de la foule. Car les affirmations de la foule sur les dieux ne sont pas des prénotions, mais bien des présomptions fausses [...].	La vraie impiété n'est pas de nier l'existence des dieux, mais de leur prêter nos passions (colère, faveurs, châtiments). Puisque les dieux ne récompensent ni ne punissent, il n'y a rien à en craindre : la première peur s'effondre.
Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation ; or la mort est privation de toute sensibilité. Par conséquent [...] la mort n'est rien pour nous [et] nous rend capables de jouir de cette vie mortelle, non pas en y ajoutant la perspective d'une durée infinie, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité. Car il ne reste plus rien à redouter dans la vie, pour qui a vraiment compris que hors de la vie il n'y a rien de redoutable.	2e remède — la mort . Tout bien et tout mal sont dans la sensation ; or la mort est l'absence de toute sensation. La comprendre libère du désir d'immortalité et rend au présent toute sa valeur : c'est maintenant qu'il faut vivre.
Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts [...]. Le sage [...] ne fait pas fi de la vie et il n'a pas peur non plus de ne plus vivre [...]. Rappelle-toi que l'avenir n'est ni à nous ni pourtant tout à fait hors de nos prises [...].	L' argument : « tant que nous sommes, la mort n'est pas ; quand la mort est là, nous ne sommes plus ». La mort et nous ne nous rencontrons jamais . Le sage, cohérent, ne fait pas fi de la vie et ne redoute pas non plus de ne plus vivre.
Il faut se rendre compte que parmi nos désirs les uns sont naturels les autres vains, et que parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres naturels seulement. [...] Une théorie non erronée des désirs doit rapporter tout choix et toute aversion à la santé du corps et à l'ataraxie de l'âme, puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse. Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme.	3e remède — le bonheur est facile . Le principe du malheur, c'est le désir déréglé. Il faut donc trier ses désirs : naturels et nécessaires (manger), naturels non nécessaires (les mets raffinés), vains et illimités (la richesse, la gloire). Le but de tout choix : la santé du corps et l' ataraxie .
C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. [...] le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature [...]. Mais, précisément parce que le plaisir est le bien primitif [...], nous ne recherchons pas tout plaisir, et il y a des cas où nous passons par-dessus beaucoup de plaisirs [...] lorsqu'ils doivent avoir pour suite des peines qui les surpassent [...]. Chaque plaisir et chaque douleur doivent être appréciés par une comparaison des avantages et des inconvénients à attendre.	Le plaisir est le bien premier , le critère naturel du bon et du mauvais. Mais la sagesse exige un calcul (la <i>métriopathie</i>) : on renonce à un plaisir s'il entraîne une peine plus grande, on accepte une douleur si elle prépare un plaisir supérieur. Le plaisir n'est donc pas recherché n'importe comment.
C'est un grand bien à notre avis que de se suffire à soi-même, non qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que si l'abondance nous manque, nous sachions nous contenter du peu que nous aurons, bien persuadés que ceux-là jouissent le plus vivement de l'opulence qui ont le moins besoin d'elle [...]. Des mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux si toute la douleur causée par le besoin est supprimée [...].	L' autosuffisance : savoir se contenter de peu — non par ascétisme , mais pour ne dépendre ni de l'abondance ni de la fortune. Un peu de pain et d'eau suffit à supprimer la douleur du besoin ; celui qui a le moins de besoins est le plus libre et le plus tranquille.
Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs des voluptueux inquiets, ni de ceux qui consistent dans les jouissances déréglées [...]. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble. [...] c'est le raisonnement vigilant [...]. Or, le principe de tout cela et par conséquent le plus grand des biens, c'est la prudence [...].	Contre la caricature : le vrai plaisir n'est pas la débauche (le plaisir en mouvement, insatiable), mais le repos — ne pas souffrir (<i>aponie</i>), n'être pas troublé (<i>ataraxie</i>). La prudence (<i>phronésis</i>) est le plus grand bien : plaisir et vertu sont inséparables .
Et maintenant y a-t-il quelqu'un que tu mettes au-dessus du sage ? Il s'est fait sur les dieux des opinions pieuses ; il est constamment sans crainte en face de la mort ; il a su comprendre quel est le but de la nature ; il s'est rendu compte que ce souverain bien est facile à atteindre [...], qu'en revanche le mal le plus extrême est étroitement limité quant à la durée ou quant à l'intensité ; il se moque du destin [...]. [...] il pense qu'il vaut mieux échouer par mauvaise fortune, après avoir bien raisonné, que réussir par heureuse fortune, après avoir mal raisonné.	Portrait du sage (les quatre remèdes appliqués) : sans crainte des dieux ni de la mort, sûr que le bonheur est accessible et que le mal est limité (= le 4e remède : la douleur, si elle est forte, est brève ; et si elle est durable, elle est faible). Il « se moque du destin » — critique du fatalisme stoïcien : mieux vaut bien raisonner et échouer que réussir par hasard.
Médite donc tous ces enseignements et tous ceux qui s'y rattachent, médite-les jour et nuit, à part toi et aussi en commun avec ton semblable. Si tu le fais, jamais tu n'éprouveras le moindre trouble en songe ou éveillé, et tu vivras comme un dieu parmi les hommes.	Conclusion : la sagesse est un exercice quotidien, à méditer seul et entre amis (l'amitié est centrale au Jardin). À ce prix, le trouble disparaît, et l'on vit « comme un dieu parmi les hommes » — dans une béatitude imperturbable, à l'image des dieux.